

Traduire l'argot français ou le dernier des Sullivan¹

Dávid Szabó

[Université Eötvös Loránd]

INTRODUCTION

Aussi surprenant que cela puisse paraître, la *langue* et plus particulièrement les *locutions* figurent parmi les « intraduisibles » selon Georges Kassai, qui fait référence au dictionnaire culturel allemand d'István Bart². Cette constatation ne peut pas être interprétée sans tenir compte de ce que Jean-René Ladmiral appelle objection préjudicielle³, l'impossibilité théorique de traduire, dont un des arguments repose sur l'opinion selon laquelle « il y a de l'intraduisible dans le langage⁴ ». L'idée de l'« intraduisibilité » du langage semble cependant un peu moins surprenante dans les cas où le traducteur doit faire face à un texte argotique ou, du moins, riche en argot.

Cela ne veut naturellement pas dire que nous ayons des doutes quant à la traduisibilité, du langage voire de l'argot. Autre paradoxe, bien connu : « la traduction est à la fois impossible et nécessaire », comme disait Derrida⁵. Nous dirons même : rien n'est traduisible et tout peut être traduit. Mais parfois, à défaut d'équivalents (argotiques), le traducteur ne peut s'en sortir que grâce à un jeu subtil de compensation, en s'éloignant du texte source pour obtenir, paradoxalement, un texte cible plus fidèle à l'original.

Dans cette communication, nous examinerons le problème de la traduction de l'argot dans le cas de la (re)traduction hongroise toute récente d'un roman français

¹ Nous avons publié une étude plus complète consacrée en partie à ce sujet dans la revue *Argotica*. (« Traduire l'argot français de Boris Vian à Morgan Sportès », *Argotica* 1 (3), 2014, pp. 165–176).

² Kassai, Georges. « Traduction et approximation ». In *Itinéraires francophones*. Sous la direction d'Éva Oszetzky et Sorin Stan. Pécs : IMEA, 2008, p. 65.

³ Ladmiral, Jean-René. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard, 1994, pp. 85–87. Voir aussi Oustinoff, Michaël. *La traduction*. Paris : PUF. Coll. Que sais-je ? 2012, p. 56.

⁴ Ladmiral, Jean-René. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard, 1994, p. 96.

⁵ Cité par Oseki-Dépré, Inès. « Traduction réaliste ou traduction relevante ? ». In *Traduire : un art de la contrainte*. Sous la direction de Charles Zaremba et Noël Dutrait. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 2010, p. 46.

caractérisé par un langage argotique : *Elles se rendent pas compte*, pastiche de Boris Vian publié en 1950 sous le pseudonyme de Vernon Sullivan, dans lequel l'auteur se soucie fort peu de l'authenticité de l'argot utilisé.

BORIS VIAN EN HONGROIS

Auteur très populaire depuis les années 1960, Boris Vian n'a connu un succès réel qu'après sa mort précoce. De son vivant, il était mieux connu pour ses pastiches à scandale signés Sullivan — auxquels nous nous intéresserons de plus près par la suite — et pour ses chansons que pour ses romans « sérieux ». *L'Ecume des jours*, considéré comme son œuvre majeure, a été traduit en hongrois quelques années après sa parution (*Tajtékos napok*, 1969, trad. E. Bajomi Lázár), et sa publication a été suivie de près de l'édition hongroise de *L'automne à Pékin* (1971) et, une quinzaine d'années plus tard, de *Vercoquin et le plancton* (1984). Trois romans, voilà le bilan de l'époque communiste en ce qui concerne la traduction vers le hongrois de l'œuvre de Vian. Pourtant, les années 1960–80 ont connu en Hongrie une activité traductologique importante, mais Vian ne correspondait pas aux goûts du régime marqués par une fausse pudeur et un élitisme évidents. Tout change avec la libéralisation du marché du livre après la chute du communisme. Dix autres volumes (surtout des romans, mais aussi des nouvelles et des pièces de théâtre) ont été publiés en traduction ou retraduction hongroise à partir de 1989. Citons, à titre d'exemple, la publication en hongrois de romans majeurs comme *L'Arrache-cœur* ou *L'Herbe rouge*.

LES VERNON SULLIVAN EN HONGROIS

Ce sont les pastiches signés Vernon Sullivan qui ont apporté le plus grand succès à Vian durant la vie de leur auteur. Ajoutons tout de suite que Vian se faisait passer pour leur traducteur en attribuant généreusement leur paternité à Vernon Sullivan, auteur noir américain imaginaire qui n'aurait pas trouvé d'éditeur aux USA. Cette farce a été à l'origine d'un des plus grands scandales littéraires du XX^e siècle valant à Boris Vian plusieurs condamnations et interdictions. Mais le premier Sullivan, *J'irai cracher sur vos tombes*, est devenu le best-seller de l'année 1947.

Vu l'insolence, la violence et l'érotisme de ces parodies de romans noirs, il n'est pas surprenant de constater qu'aucun d'eux n'a été publié en hongrois à l'époque communiste. Il fallait attendre l'année de la chute du régime pour la première édition hongroise du légendaire *J'irai cracher sur vos tombes* (1989) qui sera vite suivi par *Les morts ont tous la même peau* (1991), *Et on tuera tous les affreux* (1990) et *Elles se rendent pas compte* (1992).

Les traductions magyares des quatre romans signés Sullivan constituent un matériel d'autant plus intéressant pour les traductologues que chacune de ces œuvres a été retraduite (ou, du moins, retravaillée) dans un laps de temps relativement réduit et que trois titres sur quatre ont été modifiés pour les nouvelles éditions.

Dans ce travail, nous nous intéresserons plus particulièrement à la nouvelle traduction hongroise de *Elles se rendent pas compte*⁶.

POURQUOI (RE)TRADUIRE ELLES SE RENDENT PAS COMPTE ?

Quatrième Sullivan, et sans doute le moins connu, *Elles se rendent pas compte* a paru en 1950. C'est un roman moins noir et plus léger que les deux premiers Sullivan, sans les allusions raciales de ces derniers, qui n'a pas connu non plus le succès commercial de *J'irai cracher sur vos tombes*. C'est un polar écrit un peu vite, avec la lutte de deux frères contre des dealers et l'homosexualité féminine comme principaux thèmes, riche en scènes érotiques et sadiques, dont le langage abonde en argotismes. C'est loin d'être un des romans majeurs de Vian, cependant la volonté de le traduire se justifie, outre par ses valeurs intrinsèques, par la popularité de son auteur en Hongrie et par le fait que c'est le livre qui boucle la boucle des Sullivan.

La première traduction hongroise est sortie en 1992 chez les éditions Láng Kiadó⁷. Dans cet article, nous nous intéresserons essentiellement à la nouvelle édition, parue en 2014, entièrement retraduite par I. Lőrinszky⁸. Mais pourquoi avait-on besoin d'une nouvelle traduction ?

Premièrement, pour éviter les malentendus. Ce n'est pas ce genre de méprise qui domine dans le texte, mais celles qu'on y trouve sont particulièrement gênantes. Pour ne donner qu'un exemple : l'expression *un verre dans le nez* a été traduite littéralement par « orrlyukba csúsztatott üvegdarab », c'est-à-dire « un bout de verre introduit dans le nez »⁹.

Deuxièmement, la nouvelle traduction était justifiée par le grand nombre de surtraductions caractérisant la première édition hongroise. Comme si le traducteur avait voulu être plus vianesque que Vian lui-même. Malgré l'abondance des solutions de ce type, nous nous contenterons ici d'un seul exemple. La phrase « Je m'en fous qu'il l'accompagne dans sa chambre, mais ça m'étonne de ne l'avoir jamais vu » a été traduit par « Persze valójában nem is az „ifjú pár a szobában, mit csodál ott magában” kérdés fordulta az oldalamat, hanem az, hogy a csodába, nem láttam még soha e gáláns lovagot. » (littéralement, « Ce n'était pas la question de savoir ce que le jeune couple pouvait admirer une fois seul dans la chambre, mais de savoir comment c'était possible que je n'aie jamais vu ce chevalier galant¹⁰. »). En dehors des éléments ajoutés, la phrase hongroise contient un langage moins neutre ainsi que des expressions imagées inexistantes dans l'original.

Non content d'ajouter des éléments à l'intérieur des phrases, le traducteur rajoutait au texte, à de nombreuses reprises, des phrases entières. « Je réussis à doubler

⁶ En ce qui concerne les conditions de l'élaboration des romans signés Sullivan et plus particulièrement de *Elles se rendent pas compte*, cf. la préface de Marc Lapprand dans Vian, Boris. *Œuvres complètes*. Tome quatrième. Fayard, 2000, pp. 147-153.

⁷ Vian, Boris. *És mindez a nők miatt!* Trad. J. Barabás. Budapest : Láng Kiadó, 1992.

⁸ Vian, Boris. *Ki érte a csajokat ?* Trad. I. Lőrinszky. Budapest : Cartaphilus, 2014.

⁹ Vian, Boris. *És mindez a nők miatt!* Trad. J. Barabás. Budapest : Láng Kiadó, 1992, p. 7.

¹⁰ *Ibid.*, p. 23.

Walcott. Je fonce et je rase son flanc gauche. Il a les foies. Ritchie lui lâche deux coups de pétard et je le rabats sur la droite juste avant le pont. » Ce passage de Vian de quatre phrases devient une séquence de onze phrases dans la traduction de J. Barabás : « Végre sikerült! Walcott mellé férközöm. Milyen szép is így egymás mellett! Szorosan. Megbökösöm balról. Úgy látom, ideges. Elkelné alá egy ágytál. Ritchie nem sajnálja. Kétszer bedurrant az ablakon. Én taszigálom őket. A híd elé érünk. » (traduit littéralement : « J'y arrive enfin ! A me glisser près de Walcott. Que c'est beau d'être l'un à côté de l'autre ! Tout près. Je lui donne des coups du côté gauche. Il a les foies, à ce que je vois. Il aurait besoin d'un bassin. Cela n'émeut pas Ritchie. Il lâche deux coups de pétard par la fenêtre. Moi, je leur donne des coups. Nous arrivons devant le pont¹¹. ») Au moins trois ou quatre phrases ont été rajoutées ! Sans oublier que la segmentation a été complètement changée avec plusieurs phrases coupées en deux et des points transformés en points d'exclamation, solution qui pose également des problèmes traductologiques.

Malgré le fait que le traducteur de la première édition hongroise rendait, à nos yeux, assez bien le style vianesque, selon nos critères traductologiques du début du nouveau millénaire, sa traduction passe plutôt pour une adaptation et en tant que telle ne peut pas être considérée comme une solution acceptable¹².

La traduction du titre — qui est toujours une question délicate — posait un autre type de problème. Le titre de la première édition hongroise (*És mindez a nők miatt!*, littéralement « Et tout ça à cause des femmes ! ») ne correspondait ni au titre français ni aux conditions imposées par le texte original où la phrase du titre (« Elles se rendent pas compte ») fait son apparition pas moins de sept fois. Par ailleurs, l'auteur de la première traduction magyare n'a fait aucun effort pour satisfaire à cette contrainte. Une traduction hongroise correspondant étroitement au titre français (par ex., « A nők nem képesek felfogni ») ne plaisait, pour des raisons essentiellement stylistiques, ni à la traductrice ni à l'éditeur qui ont finalement opté pour *Ki érte a csajokat ?* (à peu près « On ne comprend rien aux filles ») qui, certes, ne correspondait pas exactement au titre français, mais tout en ayant une signification assez proche, avait l'avantage de pouvoir figurer dans tous les contextes où Vian avait inséré le titre original.

N'oublions pas de mentionner une dernière raison pouvant légitimer une nouvelle traduction : le tome 4 de l'édition critique des œuvres de Boris Vian¹³ contenant, entre autres, *Elles se rendent pas compte*, n'est sorti qu'en 2000, huit ans après la première édition hongroise. Outre quelques corrections plus ou moins importantes, l'importance de l'édition critique établie par M. Lapprand s'explique par le fait que celle-ci reconstituait un texte original jamais publié auparavant car les premières éditions françaises avaient été sensiblement raccourcies par la censure.

Boris Vian a souffert de la censure à plusieurs reprises. Il suffit de citer ici l'interdiction de *J'irai cracher sur vos tombes* pour outrage aux bonnes mœurs ou de sa chanson antimilitariste légendaire, *Le Déserteur*. Dans le cas de *Elles se rendent pas compte*,

¹¹ *Ibid.*, p. 198. Pour les passages originaux voir Vian, Boris. *Elles se rendent pas compte*. Paris : Eric Losfeld, 1984, p. 9, 26, 184.

¹² Cf. Oustinoff, Michaël. *La traduction*. Paris : PUF. Coll. Que sais-je ?, 2012, p. 4.

¹³ Vian, Boris. *Œuvres complètes*. Tome quatrième. Paris : Fayard, 2000, pp. 145–263.

il s'agit d'autocensure ou, plutôt, de censure indirecte. Vian faisait les épreuves du roman, selon toute probabilité, au moment du procès des deux premiers Sullivan. L'élimination de certains passages généralement sado-érotiques était sans doute pour lui une façon de protester non seulement contre la guerre, comme il le fait dans une note de bas de page, mais aussi contre l'hypocrisie des jurés.

Comme les raisons de ces protestations sont reléguées, de nos jours, au statut de faits historiques et que les passages supprimés ne choqueraient plus grand monde (en réalité, ils ne sont pas plus osés que de nombreux autres passages laissés à leur place), traductrice et éditeur ont décidé, à l'instar de M. Lapprand, de se servir pour la version hongroise du manuscrit original non censuré.

ANALYSE DE LA NOUVELLE TRADUCTION HONGROISE DE ELLES SE RENDENT PAS COMPTE

Ce n'est pas un roman particulièrement difficile à traduire. Contrairement aux romans de Vian signés de son propre nom, les *Vernon Sullivan* ne sont pas riches en hapax, en créations typiquement vianesques. La principale difficulté est liée à la fréquence des termes argotiques. Celle-ci s'explique d'une part par le genre, le roman noir, d'autre part par l'âge et la nonchalance des protagonistes, issus de la jeunesse dorée de Washington. Boris Vian était censé traduire ce roman de l'anglo-américain, donc l'argot de *Elles se rendent pas compte*, à l'origine, aurait dû être du slang. Ajoutons tout de suite qu'à l'époque où Vian écrivait le dernier Sullivan, l'identité réelle de Vernon Sullivan n'était plus un secret pour personne. Donc, Vian n'était pas obligé de faire des efforts pour aboutir à un style américain à s'y tromper.

En français, il existe une grande tradition de littérature argotique, il suffit ici de faire référence à l'anthologie publiée par Jacques Cellard¹⁴. Certains écrivains comme Albert Simonin ou Auguste Le Breton, auteurs de polars classiques du milieu du XX^e siècle, sans oublier Alphonse Boudard, créent leurs textes dans un français argotique comme si c'était leur langue maternelle¹⁵. D'autres, par exemple, Morgan Sportès ou Thierry Jonquet, font des efforts considérables pour recréer le langage d'un milieu d'une manière authentique. Boris Vian ne fait partie ni du premier, ni du second groupe. Il n'est pas « tombé dedans étant petit », mais il n'essaie pas non plus de reconstituer fidèlement l'argot d'un milieu social donné. Il a dû écrire *Elles se rendent pas compte* très vite, et avec facilité, il utilise l'argot comme il respire, mais ce n'est pas l'argot de la pègre, mais plutôt l'argot commun que Vian lui-même devait utiliser tous les jours, enrichi de certains termes issus de l'argot traditionnel que l'auteur avait dû entendre çà et là. La fonction essentielle de l'argot dans ce roman de Boris Vian est la fonction ludique et non pas la fonction identitaire comme chez Simonin ou Boudard.

En matière de traduction d'un texte littéraire riche en argot, les principaux critères dont le traducteur doit tenir compte seraient, à l'instar du choix des équivalents

¹⁴ Cellard, Jacques. *Anthologie de la littérature argotique des origines à nos jours*. Paris : Mazarine, 1985.

¹⁵ Cf. Calvet, Louis-Jean. *L'argot*. Paris : PUF. Coll. Que sais-je ?, 1994, pp. 92-107.

des dictionnaires d'argot bilingues, le sens dénotatif et connotatif, l'époque, le milieu et la fréquence¹⁶. Autrement dit, outre l'obligation de trouver des argotismes ayant plus ou moins la même signification dans la langue-cible, la traductrice devait également veiller à faire correspondre les milieux d'utilisateurs et la fréquence d'utilisation. Vu que la majorité des éléments argotiques dans *Elles se rendent pas compte* relève de l'argot commun, il s'agissait essentiellement de trouver des argotismes hongrois relativement fréquents et pas cantonnés dans des micro-argots cryptiques. Le critère le plus problématique était celui du temps : la traductrice et l'éditeur ont décidé de mélanger des termes relativement anciens et relativement récents pour rester fidèles à l'époque et assurer une bonne lisibilité.

Dans ce qui suit, nous analyserons les questions liées à la traduction d'éléments argotiques dans une extrait¹⁷ de *Elles se rendent pas compte* :

— Qui est à l'appareil ? je dis. Le Président ?

— Pas de *conneries*¹⁸, elle continue. Louise Walcott à l'appareil. Et je téléphone d'une cabine, pas question de *flics*, hein. Ces dix mille dollars, c'est pour quand ?

— On s'en occupe, je dis .

— Ça sera là avant cinq heures, ce soir ? elle demande. Parce que sinon, ça va *déménager*.

— Vous êtes une vraie *salope*, je réponds.

Et je repense à ces dix mille dollars... mais *sacré nom* de oui parfaitement, ils sont toujours sur la *bagnole*... ficelés à la colonne de direction avec du chatterton.

— *Gaspillez pas votre salive*, dit Louise. Si c'est tout ce que vous avez à me dire, ça peut *rester au frais*. Sinon, on s'y met. Ça vous a déjà coûté une *bagnole*, et ça peut aller plus loin.

— Ça ne fait jamais qu'une *bagnole* contre un *chriscraft*, je dis. Je suis encore gagnant. Et j'ai les dix *fafs*. Pas oublier.

Tiens, on dirait qu'elle se met à *fumer*. *Je me marrerais* bien mais j'ai peur que ça me fasse mal à la tête comme tout à l'heure.

— Espèce de petite *gouape*, elle fait, tâche de ne pas *faire l'œuf*, ou *gare à tes fesses*.

— Je risque rien, je dis. Moi je suis *hétérosexuel*.

Elle *raccroche sec*.¹⁹

¹⁶ Szabó, Dávid. « Dictionnaire de spécialité — dictionnaire général : Le problème des équivalents dans un dictionnaire d'argot bilingue ». *Revue d'Etudes Françaises*, n° 16. 2011, p. 131.

¹⁷ Vian, Boris. *Elles se rendent pas compte*. Paris : Eric Losfeld, 1984, pp. 73-74.

¹⁸ Les mots et expressions pouvant être considérés comme non conventionnels sont en italique.

¹⁹ Dans la traduction hongroise de I. Lőrinszky : « — Ki beszél? — kérdezem. — Az elnök? — Ne szórakozzon velem — mondja erre a hang. — Itt Louise Walcott. És telefonfülkéből beszélek, úgyhogy a zsarukat jobb, ha elfelejti! Mikorra lesz meg az a tízezer dollár? — Dolgozunk az ügyön — felelem. — Meglesz délután ötig? — kérdezi Louise Walcott. — Mert ha nem, akkor jó kis balhé lesz. — Magaegyigazimocskosbestia — felelem.

Ici, nous n'entrerons pas dans la problématique de la définition de l'argot, et, pour rattacher plus large, nous tiendrons compte de tous les éléments pouvant être considérés comme non conventionnels, qu'il s'agisse d'argot, de langage familier, de langage populaire, etc.

Dans le cas de *connerie*, c'est toute la phrase qui a été traduite par une expression du hongrois courant, un peu familier, qui signifie à peu près « arrêtez de vous foutre de moi ». *Flic* a un parfait équivalent en argot commun hongrois sous la forme de *zsaru*, mot issu du français *gendarme*. L'expression *ça va déménager* — qu'on peut attribuer sans doute à la créativité langagière de Vian — est rendue par une phrase construite autour du substantif familier courant *balhé* « scandale ». *Salope* est traduit par le nom légèrement familier *bestia* « garce », précédé de l'adjectif épithète *mocskos* « sale ». L'expression *sacré nom de*, considérée par l'édition de 2001 du *Nouveau Petit Robert* comme populaire, est hongarisée grâce au juron fréquent et pas du tout vulgaire *a rohadt életbe*. *Bagnole*, vieux terme familier courant, devient *verda*, un argotisme bien plus récent en hongrois. *Gaspiller sa salive* est rendu par la négation de la locution familière figée *tépi a száját* « ne pas fermer sa gueule », modifiée par l'adverbe *feleslegesen* « inutilement ». *Ça peut rester au frais*, qu'on pourrait considérer à la rigueur comme une utilisation créative d'une expression ayant une autre signification, est traduit par le terme tout à fait usuel *csukva* « fermé ». *Fafs*, un vieil argotisme, reçoit comme équivalent *lepedő*, également un élément argotique ancien mais sans doute plus courant en hongrois que *fafs* ne l'est en français. L'expression familière *fumer* est exprimée en hongrois par une locution familière véhiculant une image très proche : *felforr az agyvize*, littéralement « avoir le liquide cérébral qui bout ». L'expression familière courante *se marrer* est rendue en hongrois par un verbe courant qui n'a rien de non conventionnel. Autre terme familier français, mais plus rare et quelque peu désuet, *gouape*, est traduit par un terme d'argot commun actuel, *geci* « salaud ». *Faire l'œuf* devient aussi plus courant en hongrois grâce à la tournure familière *adja a hülyét*. *Segg* est un des équivalents de *fesses* qui « s'imposent » en hongrois pour des raisons de niveau et de fréquence.

És megint azon a tízezer dolláron töröm a fejem... a rohadt életbe, hát persze, még mindig a verdában van a pénz... szigetelőszalaggal a kormányrúdra ragasztva.

— Ne tépje feleslegesen a száját — mondja Louise. — Ha ennyi az összes mondanivalója, nyugodtan csukva is tarthatja. Ma este találkozó Gayánál. Máskülönben akcióba lépünk. Egy verdája már ráment, és még jobban is megjárhatja.

— Ezmégmindigcsakegyverdaegy Chris Crafttalszemben — mondom. — Mégmindigénálkjobban. Ésnálam van a tízlepedő. Hogy el ne felejtse.

Nahát, Louise Walcottnak mintha kezdene felforni az agyvize. Szívesen elnevetném magam, de félek, hogy megint megfájdul tőle a fejem, mint az előbb.

— Te rohadt kis gecí — mondja Louise —, ne add a hülyét, mert a segged fogja bánni.

— Nincs mitől tartanom — felelem. — Én heteroszexuális vagyok.

Lecsapja a kagylót. »(Vian, Boris. *Ki érti a csajokat* (trad. par I. Lőrinszky). Budapest : Carthophilus, 2014, pp. 52-53.)

EN GUISE DE CONCLUSION

L'argot, de par sa subjectivité thématique et sa charge émotive, constitue un terrain particulièrement glissant pour les traducteurs. Cette constatation est vraie même dans le cas des romans de Boris Vian signés Sullivan où l'aspect ludique l'emporte sur l'aspect identitaire ou cryptique de l'argot. Dans le cas de l'extrait analysé, la forte charge émotive de termes comme *fafs* ou *gouape* est évidente, ce qui ne facilite évidemment pas la recherche des équivalents, mais la vraie difficulté consistait à rendre dans une autre langue, le hongrois, qui n'a pas les mêmes traditions de littérature argotique que le français, un argot quelque peu désuet tout en conservant la lisibilité et l'humour du texte.

BIBLIOGRAPHIE

- Calvet, L.-J. *L'argot*. Paris : PUF. Coll. Que sais-je ?, 1994.
- Cellard, J. *Anthologie de la littérature argotique des origines à nos jours*. Paris : Mazarine, 1985.
- Kassai, G. « Traduction et approximation ». In *Itinéraires francophones*. Sous la direction d'Éva Oszetzky et Sorin Stan. Pécs : IMEA, 2008, pp. 59–67.
- Ladmiral, J.-R. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard, 1994.
- Oseki-Dépré, I. « Traduction réaliste ou traduction relevante ? ». In *Traduire : un art de la contrainte*. Sous la direction de Charles Zaremba et Noël Dutrait. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 2010, pp. 45–56.
- Oustinoff, M. *La traduction*. Paris : PUF. Coll. Que sais-je ?, 2012.
- Szabó, D. « Dictionnaire de spécialité — dictionnaire général : Le problème des équivalents dans un dictionnaire d'argot bilingue ». *Revue d'Etudes Françaises*, n°16, 2011, pp. 127–135.
- Vian, B. *Elles se rendent pas compte*. Paris : Eric Losfeld, 1984.
- Vian, B. *Œuvres complètes*. Tome quatrième. Fayard, 2000.
- Vian, B. *És mindez a nők miatt!* Trad. J. Barabás. Budapest : Láng Kiadó, 1992.
- Vian, B. *Ki érte a csajokat* (trad. par I. Lőrinszky). Budapest : Cartaphilus, 2014.

TRANSLATING FRENCH SLANG OR THE LAST OF THE SULLIVANS

Slang is certainly one of the aspects of language that are the most difficult to translate, even if we do not agree with those who consider language or even slang as untranslatable.

In this paper we will present the case of the Hungarian translation of Boris Vian's last novel published under the pseudonym of Vernon Sullivan, *Elles se rendent pas compte*.

The main difficulty for the translator consisted in expressing in contemporary Hungarian the essentially playful French general slang used by Vian towards the end of the 1940's.

KEY WORDS / MOTS CLÉS :

slang — translation — untranslatability — Boris Vian
argot — traduction — intraduisibilité — Boris Vian

Dávid Szabó

Centre Interuniversitaire d'Etudes Françaises/Département d'Etudes Françaises
Faculté des Lettres, Université Eötvös Loránd (ELTE)
1088 Budapest Múzeumkrt. 4/F
szabo.david@btk.elte.hu